AOUT 1912 TROISIÈME SÉRIE N° 32

LE VOILE D'ISIS

Revue mensuelle d'Etudes ésotériques, psychiques et divinatoires

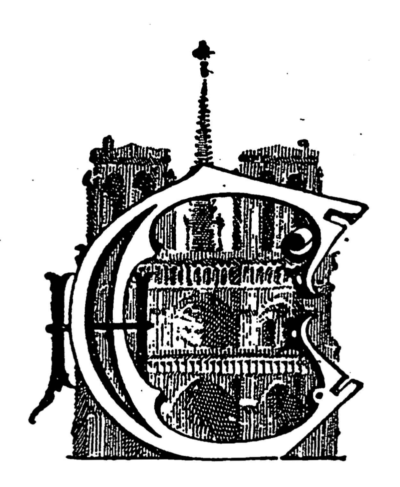
Fondée par le Dr PAPUS en 1890

22e ANNÉE

Prix du Numéro....... 0,50 | Abonnement unique. 5 fr. par an

Principaux Collaborateurs :

Georges ALLIÉ, ALTA, F.-Ch. BARLET, Jules BOIS,
Ernest BOSC, Gaston BOURGEAT, Jacques BRIEU, R. BUCHERE
Paul CHRAON, DEBEO, FLAMBART, GRILLOT de GIVRY
Abel HAATAN, Dr Marc HAVEN, Albert JOUNET, JULEVNO
KADOCHEM, L. de LARMANDIE, L. LE LEU, Dr PAPUS
PHANEG, QUŒSTOR, A. de ROCHAS, Han RYNER, SEDIR
TIDIANEUQ, TREBLÉDA, Os. WIRTH.



Rédaction et Administration :

LIBRAIRIE GÉNÉRALE DES SCIENCES OCCULTES
BIBLIOTHÈQUE CHACORNAC
11, QUAI SAINT-MICHEL, 11
PARIS

22e Année Août 1912 Troisième Série N° 32

LE VOILE D'ISIS

Revue mensuelle d'études ésotériques, psychiques et divinatoires

Le Hasard n'existe pas — *ABONNEMENT UNIQUE 5 FRANCS PAR AN* — Le Surnaturel n'existe pas

Chaque auteur est seul responsable des opinions qu'il expose

Sommaire

La Méditation : PAPUS. — L'Héritage du Christ (*suite*) : SÉDIR. — Le Langage des Étoiles (*suite*) : *traduction* JULEVNO. — Les Couleurs Symboliques (*suite*) : FREDÉRIC PORTAL. — Entretiens Théosophiques (*suite*) ERNEST BOSC. — Deux Guérisseurs : E. GUIBAL. — La Survivance de Jeanne d'Arc (*suite*) : GRILLOT DE GIVRY. — La fin de l'Atlantide (*fin*). Bibliographie.

La Méditation

A-t-on réfléchi aux nombreuses transformations par lesquelles passe une parcelle d'aliments avant de devenir partie intégrante de l'organisme? Or l'analogie nous enseigne que la sensation, qui n'est en somme que l'aliment de l'être psychique, doit subir aussi de sérieuses transformations avant sa complète assimilation.

Le travail physique peut être considéré sous trois points de vue très généraux : 1° filtration des sensations par les organes des sens et condensation de ce travail pour produire les idées; 2° fixation des idées; 3° digestion des idées constituant l'origine de la pensée.

Les organes des sens représentent pour la sensation ce que la bouche, l'estomac, l'intestin représentent pour les ali-

ments, des organes de séparation et de première transformation.

Ces idées une fois produites, analogues au chyle, sont condensées dans la mémoire comme le chyle est condensé (en grande partie) dans le foie. Chardel définit la mémoire une réaction de l'intelligence sur la sensibilité, et les phénomènes de la double conscience et de l'hypnotisme viennent donner un singulier appui à cette définition.

Mais là s'arrête le travail de l'homme impulsif, de l'homme réflexe, dont le type idéal est l'employé de bureau, méticuleux, routinier et sans initiative. Là, par contre, commence l'action du magiste, qui considère la mémoire, si chère aux pédagogues actuels, comme une faculté purement passive.

Quand le chyle a été condensé dans le foie, il n'a pas terminé son évolution ; car la circulation s'en empare de nouveau et l'entraîne dans le poumon, où, d'après Louis Lucas, corroboré par les modernes histologistes, certains globules blancs se transforment en globules rouges.

Or dans la circulation physique, à ce premier travail tout rudimentaire de la filtration et de la fixation des sensations succède un autre travail bien plus compliqué : celui de la digestion des idées produites et emmagasinées. A *ce qui sent* va succéder l'action de *ce qui pense*, action bien plus élevée et à laquelle n'atteignent que quelques-uns d'entre les êtres humains. « Avoir des idées, dit Fabre d'Olivet, c'est sentir ; avoir des pensées c'est créer. »

Or *la méditation* est l'exercice de la pensée : c'est l'origine du développement des facultés lentes en l'homme, *y compris la prophétie et l'extase*.

Le développement spécial de la mémoire que donne l'instruction, telle qu'elle est actuellement faite, n'est pas nécessaire le moins du monde à l'exercice de la méditation, et la prophétie se développera bien plus rapidement en l'âme d'un berger, contemplatif par nature, qu'en l'esprit d'un pédant surchargé de diplômes et de préjugés ridicules.

L'instruction est un outil, un moyen, souvent un danger si elle est incomplète, jamais un but, sauf pour l'Occidental dit « pratique ».

De même que les divers procédés que nous avons décrits

jusqu'ici aident à l'entraînement de *ce qui sent* en nous, l'exercice de la méditation développe rapidement et sûrement *ce qui pense,* et c'est là un des effets sur lesquels le magiste doit porter particulièrement son intention.

Mais comment doit-on s'y prendre pour exercer la méditation, me direz-vous?

Gœthe voulant pénétrer un secret de la nature, touchant l'anatomie philosophique par exemple, prenait le crâne d'un animal quelconque et, s'asseyant à l'écart, dans le jardin, contemplait longuement l'objet de ses recherches. Peu à peu les idées venaient, les rapports, obscurs jusqu'alors, devenaient patents, les analogies se groupaient, et l'existence d'un os intermédiaire entre les maxillaires, l'existence des vertèbres céphaliques devenaient évidentes sous l'influence de la méditation. Edgar Poë, démontrant dans son *Eureka* que la méditation seule a conduit le fondateur de l'astronomie contemporaine à la découverte de ses lois, nous enseigne aussi la voie à suivre; car la vérité se dégage toujours de la contemplation directe de la nature par l'homme qui sait assez s'abstraire pour entendre le langage éternel et simple de la puissance créatrice. Le démon de Socrate n'était-il pas un meilleur guide que tous les codes de morale alors connus?

Si donc vous n'avez pas encore bien compris comment on peut se livrer à la méditation, laissez-moi m'efforcer de vous faciliter la besogne de mon mieux en établissant quelques règles et quelques divisions, bien arbitraires sans doute, mais qui pourront malgré tout être utiles, à mon avis :

1° Le premier exercice physique auquel on doit se livrer, c'est de remplacer toujours les réponses et les idées purement reflexes, issues uniquement de la mémoire, par des réponses réfléchies et mesurées. Il n'y a pas de plus terrible ennemi des efforts de la méditation que la masse flottante des idées « qu'on sait par cœur », des réponses toutes prêtes données par les livres d'enseignement aux questions élevées qu'on peut journellement être appelé à résoudre. L'individu qui exhibe le nombre d'idées fixées dans sa mémoire pour faire preuve de sa valeur intellectuelle est semblable à celui qui récite de vieux calembours pour faire preuve d'esprit.

Aussi la discussion contradictoire et la polémique doivent-elles être évitées soigneusement par l'homme sérieux. Ce sont là des exercices purement inutiles ; car on blesse presque toujours ses adversaires, et, l'amour-propre aidant, on transforme les demi-convaincus en ennemis définitifs des idées exposées. L'assentiment intellectuel est une production toute personnelle ; aussi, croyez-moi, laissez les impulsifs discuter à leur aise et sachez garder le silence chaque fois qu'une discussion violente naîtra devant vous. Au besoin, relisez les « vers dorés » de Pythagore ; enseignez, dites votre pensée aussi clairement que possible, mais respectez-vous assez pour ne jamais discuter ; car, encore une fois, c'est là un emploi bien inutile des facultés intellectuelles.

En résumé, le premier exercice de méditation consiste à se rendre compte des idées qu'on exprime et à toujours donner le pas à l'intelligence active sur la mémoire dans le travail psychique.

2° Outre cela, il faut s'habituer à regarder bien plus qu'à voir les faits que se présentent à nous journellement ; il faut autant que possible chercher toujours à se rendre compte de l'idée *invisible* déguisée sous la sensation visible et matérielle.

Rappelons-nous les enseignements fournis par cette sensation grossière d'un fiacre passant dans la rue.

Ainsi, de même qu'on n'émettra pas une idée qui n'ait pas été digérée par le travail intellectuel, on n'admettra pas une sensation qui n'ait été arrachée du travail tout réflexe de l'être impulsif pour être livrée au travail conscient de l'esprit. Cet exercice, fait avec assiduité, développe autant la volonté que les pratiques les plus longues et les plus compliquées.

3° Lorsque, par la réflexion apportée dans le travail des sensations, on aura étudié l'invisible qui se dégage du visible, l'idée qui se dégage de la forme, l'ésotérique, comme nous disons, qui se déguise sous l'exotérique, il faut aller plus loin et chercher les rapports des idées entre elles.

C'est là où le maniement de l'analogie jouera un rôle considérable. Telle plante, telle pierre, qui pour le profane n'ont pas de signification, manifestent au magiste les

signatures astrales qui relient cette plante ou cette pierre à tel ou tel animal, à telle ou telle position planétaire. C'est là la seule science des « guérisseurs » et des « sorciers de village », et, aidés par leur foi, ces gens font plus pour les simples que le pédant docteur qui les bafoue sans réflexion ne peut faire avec ses médicaments, cadavres d'éléments fabriqués sans volonté et administrés sans foi ! La magie est la science du rapport des choses, a dit Kircher, et cette définition est merveilleuse, quoique restreinte.

Rechercher *par soi-même* et *en dehors des livres* les analogies naturelles, tel doit être le troisième exercice psychique du magiste.

4° Outre l'application de la méditation aux œuvres de la nature, nous recommanderons aussi vivement les longues stations devant les œuvres d'art. Ces stations doivent être faites autant que possible en dehors des jours ou des heures où la foule est là et dans les moments les plus silencieux. Il est utile de donner plusieurs séances à la méditation d'un seul chef-d'œuvre, sans jamais consacrer une même séance à deux œuvres différentes.

Quant il s'agit d'un ouvrage, il faut agir de même. Consacrer plusieurs séances à la lecture assidue et la plume à la main, de l'ouvrage en question, sans jamais lire deux œuvres différentes à la fois. Ce procédé, recommandé jadis par Montaigne, n'a rien perdu de sa valeur. Il vaut mieux ne pas entreprendre une lecture et ne pas fatiguer son intelligence inutilement que de la faire à la hâte et sans méditation.

PAPUS.

L'Héritage du Christ (1)

« *Vous m'appelez Maître et Sei-*
« *gneur et vous dites bien : Je le*
« *suis en effet.* » (JEAN, XIII, 13.)

Lorsque la Lumière vient ici-bas, elle ne rencontre qu'une petite partie de l'humanité. Les uns qui ont des yeux pour ne pas voir, n'aperçoivent rien de particulier. Ce sont les indifférents ; ils sont en retard quant au spirituel ; le sens du divin dort en eux.

D'autres discernent quelque chose ; mais comme ils aiment leurs passions, comme cette lueur est un blâme à leur conduite, ils conçoivent de la haine, et essaient de nuire à l'Envoyé.

D'autres discernent aussi un mystère ; mais ils sont paresseux ; ils ne veulent pas se lever, ni même ouvrir les yeux. D'autres encore voient cette Lumière tout autre qu'elle n'est ; ils prennent son représentant pour un magicien, pour un hypnotiseur, pour un adepte, selon les études qu'ils ont poursuivies ou le caractère de leur mentalité.

D'autres enfin, et c'est l'infime minorité,pressentent quelque chose d'extraordinaire ; ils étudient, entrent dans sa route, par la pratique de la vertu et finissent par découvrir un peu de la vérité. Ceux-là sont les disciples, et deviendront les soldats.

Les indifférents, les ignorants, les adversaires même, ne sont pas les coupables ; ce sont les paresseux ; ceux-là pêchent, essentiellement, parce qu'ils refusent d'agir ; lourde est la dette qu'ils contractent, et pénible le paiement.

Mais le Maître est longanime ; il a l'éternité devant lui ; il sait qu'à sa demande, le Père prolongerait au besoin la

(1) Voir le n° 31 (Juillet) page 205 et suivantes.

durée de la création pour donner à un de Ses enfants prodigues l'occasion de se ressaisir. Il irait lui-même de grand cœur, jusqu'au fond des enfers, malgré la souffrance, pour y chercher un égaré. D'ailleurs, le Verbe en personne se réincarnerait plutôt que de laisser se perdre la moindre des créatures.

Puissent ces sollicitudes nous émouvoir ! Disons-nous que pour en devenir moins indignes, nous avons à redoubler de courage et de soins. Utilisons les secours disposés sur notre route, afin que, si tous nos frères doivent être sauvés, nous ne soyons pour aucun la cause d'un retard dans leur bonheur.

Si un démon se présentait soudain, nous aurions de l'effroi, parce que le virus que distille sa volonté corrompue serait pressenti par nos organismes fluidiques. Si un ange se montrait soudain, nous serions également saisis de crainte, parce que tout, dans cet être innocent est étranger à la terre ; ce serait vraiment un inconnu pour nous ; lui-même d'ailleurs ne nous comprendrait pas, à moins qu'il ne soit chargé d'une mission spéciale, auquel cas le Père lui a donné tous les renseignements utiles.

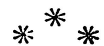
Mais lorsque le Maître paraît, c'est comme un soleil qui se lève dans le cœur du disciple ; tous les nuages s'évanouissent ; toutes les gangues se désagrègent ; une clarté nouvelle s'épand, semble-t-il, sur le monde ; l'on oublie amertumes, désespoirs et anxiétés ; le pauvre cœur si las s'élance vers les radieux paysages entrevus, sur lesquels la paisible splendeur de l'Eternité déploie ses gloires ; plus rien de terne n'assombrit la Nature ; tout enfin s'accorde dans l'admiration, l'adoration et l'amour.

Aucun disciple n'entre au Ciel sans avoir revu l'homme qui lui donna, sur terre, l'avant-goût du divin ; Ce sont les mains vénérables de cet Initiateur suprême, qui lui verseront l'eau vivante du baptême de l'Esprit. C'est le même homme, le seul digne de ce titre, qui le lavera de la tache indélébile du mal ; c'est lui qui arrachera définitivement ce cœur du transitoire pour l'implanter dans l'immuable, pour l'enfer sur le Verbe. C'est lui qui présentera ce cœur purifié au même Verbe Jésus, pour en recevoir la couronne d'élection, parce que ce fut lui qui, à chaque juge-

ment, le défendit, excusa et implora en sa faveur l'indulgence du juste Juge. Et c'est à lui, enfin, que ce cœur bienheureux offrira sa couronne, parce qu'alors tous les travaux, toutes les sollicitudes, toutes les inquiétudes que la brebis coûte au berger deviendront visibles à tous les assistants.

Je ne trouve pas de mots pour vous dire quelle ivresse vivificative, très pure, et très douce emporte le disciple ; on ne peut rien imaginer de semblable ; la musique, — notre musique — elle-même exprimerait mal les délices rafraîchisssantes de ces colloques ineffables. Seul, le silence célèbre dignement ces mystères, parce qu'il favorise en nous l'éclosion du surhumain, de l'indicible, du surnaturel, parce qu'il présente à nu à notre cœur ce que les mots habillent et cachent ; parce que c'est seulement dans sa ténèbre que s'allume le désir inextinguible du Ciel.

Vous, Messieurs, qui avez courageusement commencé l'exploration du Mystère, contemplez ces scènes, dans le silence et par le silence ; vos oreilles percevront sans doute ce qu'il me serait défendu, par respect, de dire tout haut, si toutefois le langage humain pouvait traduire les paroles fulgurantes du Verbe.



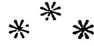
Le plus certain des signes auxquels le disciple reconnaît son vrai maître, c'est une évidence intérieure plus forte que tous les doutes du mental. En outre des signes physiques, dont il faut taire les plus probants, tout dans la personne de l'homme libre et dans ses œuvres, est supraterrestre.

Il vit, en apparence, comme tout le monde, peut-être marié, peut-être artisan, ou vagabond, ou rentier ; c'est par son enseignement qu'il s'affirme enfant de Dieu ; il témoigne non par ouï-dire, mais parce qu'il fut, parce qu'il est le spectateur des réalités surnaturelles. La divinité de Jésus, Sa résurrection, la charité, l'univers invisible, ne sont plus pour lui des articles de foi ou des inductions, comme pour nous ; ce sont des faits. Il place l'amour fraternel audessus de toutes les initiations et de toutes les pénitences.

Enfin, il s'affirme envoyé de Dieu parce que, comme le vrai Berger, toujours « il entre par la porte » : jamais rien d'extraordinaire dans ses façons d'agir, jamais de serment exigé, jamais rien qui froisse les coutumes, les convenances ou les lois; jamais rien de prématuré, de violent, de fanatique; jamais de réclame, jamais de recherche de l'opinion, jamais de dérangement à l'ordre établi; et de voir un homme à la volonté duquel rien ne saurait résister, attendre en silence que le cours naturel de la vie, lui offre l'occasion d'agir la plus discrète, c'est là une leçon de sagesse pratique, du plus grand effet quant à nos impatiences et à nos hâtes.

En outre : « Le vrai Berger entre par la porte », et en aucun cas, par une brèche de la haie.

Le Maître ne nous précède pas; il nous accompagne; son immense supériorité se baisse à notre niveau, car il nous aime; il chemine dans le rang, avec nous; il parle à chacun son langage; et surtout il agit. Aimez votre prochain, dit-il quelquefois; mais il commence par donner aux pauvres tout ce qu'il possède humainement. Travaillez, dit-il aussi; mais il consume ces jours et ces nuits dans les occupations les plus absorbantes. Supportez vos peines, nous conseille-t-il; mais il subit sans se plaindre toutes les douleurs du corps et de l'âme, et non des douleurs d'homme, des douleurs de Dieu. Pardonnez : mais il ne se défend jamais d'aucune attaque, et répond à ses persécuteurs en leur accordant le bonheur matériel ou la vie de leurs enfants.



Je viens de vous donner, Messieurs, je m'en rends compte, les affirmations les plus fantastiques; et vous êtes, au point de vue rationnel, parfaitement en droit de ne pas me croire. J'ai bien des preuves en main: je ne puis les communiquer; d'ailleurs celui-là seul peut se convaincre qui possède au préalable en lui-même, le germe de la conviction.

Tous ceux donc à qui une voix intérieure imperceptible affirme les extraordinaires réalités dont je vous entretiens,

notre Ami éternel les connaît; depuis longtemps il les suit; comme il s'inquiète aussi des autres qui ne pourront ouvrir les yeux que bien plus tard. Pour tous les hommes, le jour béni éclatera enfin, de la rencontre corporelle avec leur Maître. Jour unique, parmi des millions de jours. Et dans l'instant où ces deux êtres échangeront le premier, mais définitif regard, par lequel ils prendront possession l'un de l'autre, selon les vertus réciproques de la reconnaissance et de la miséricorde, — dans cet instant, l'univers entier fera silence, et du fond des enfers jusqu'au trône de Dieu, tous les êtres s'arrêteront de vivre, car une brebis perdue aura été retrouvée.

Pouvons-nous hâter cette minute, puisqu'elle est inscrite aux livres du Destin? Oui, nous le pouvons. Depuis Jésus, la bonté balance la justice. Le Ciel changera Ses arrêts pour peu que nous fassions le petit effort nécessaire. Et c'est toujours le même mot que je vous redirai pour finir, mot qui résume toute la Loi et toute la Vie.

Aimez-vous les uns les autres, et vous hâterez la rencontre divine. Aimez-vous les uns les autres, et vous hâterez cette rencontre pour vos frères. Aimez-vous les uns les autres et vous soulagerez d'une partie de ses travaux, cet Homme-Dieu qui chemine vers nos cœurs, du fond des espaces, depuis les siècles, — pour les guérir, les enflammer et les régénérer.

SÉDIR.

LE LANGAGE DES ÉTOILES

(Suite)

LA NATURE, LA QUALITÉ & L'INFLUENCE GÉNÉRALE DES PLANÈTES

Le lecteur doit toujours se souvenir que les influences et les qualités que nous décrivons ici, ne se manifestent sur l'organisme humain, que dans certaines conditions nécessaires, soit :

1° Quand la planète est sur l'Orient ou point ascendant à la naissance;

2° Ou lorsque le Maître du Signe ascendant s'y trouvant placé, il ne s'y rencontre pas une autre planète pour modifier son influx, et, que, se trouvant en même temps oriental, il forme quelque aspect avec la Lune ou Mercure, ou avec ces deux planètes ;

3° Enfin, quand situé dans le Milieu du Ciel, il est en bon aspect avec Mercure ou la Lune ou avec ces deux planètes. Dans l'une de ces positions, une planète exercera son influence particulière avec une telle force qu'elle se manifestera visiblement sur le sujet naissant.

Dans la pratique actuelle, il arrive souvent que, dans une nativité, on ne rencontre aucune des indications précédentes, c'est-à-dire que l'ascendant ne contient aucune planète ; qu'il en est de même du MC, et que, en même temps, le maître de l'Orient n'a aucune relation avec les gouverneurs de l'esprit, c'est-à-dire, avec la Lune et Mercure. Dans cette circonstance, les influences planétaires sont à l'état latent chez le sujet ; une telle personne montre une très-petite individualité, et son tempérament physique et mental sera parfaitement décrit, en combinant les influences et la nature du Signe ascendant avec celles de la Lune et du Signe qu'elle occupe, et en tenant compte de la polarité solaire et cosmique du mois.

Voici les considérations nécessaires pour justifier nos théories précédentes.

Uranus accorde une stature longue et élevée, une grande expression de physionomie, avec des yeux gris et des cheveux bruns. Il dénote une personne vive, excentrique, douée de pénétration et de curiosité, c'est-à-dire ingénieuse et indiscrète, de manières brusques et changeantes, loin d'être fortunée, inconstante dans ses idées et ses projets.

Lorsque cette planète est dignifiée, à la naissance, elle donne des changements soudains et imprévus dans la vie, dans la situation, la résidence, causant des gains et d'heureuses surprises ; il caractérise les idées nouvelles et les inventions. Quand il est mal dignifié, il cause d'étranges et de cruels chagrins, des pertes et autres calamités ; rend le sujet misérable et victime de sociétés ou d'associations civiles ou publiques.

Saturne désigne une personne de taille moyenne au teint

terreux, marchant la tête inclinée, aux yeux et aux cheveux noirs, à la barbe rare, et souvent maigre, sèche et osseuse.

Le Saturnien est égoïste, mais doué de grandes qualités intellectuelles. Chez lui les organes de la perception et de la réflexion sont toujours très développés.

Lorsque Saturne est bien dignifié, il accorde une profonde imagination, un tempérament froid, exempt de passions, sévère dans ses manières et réservé, sobre de paroles qui sont toujours justes et souvent mordantes. Le caractère est parcimonieux, peu charitable, patient et studieux, cherchant à acquérir par l'économie les biens de la vie. Ses amitiés sont sincères et durables, mais ses inimitiés plus durables et rancunières.

Quand il est mal dignifié, Saturne rend le sujet misérable, craintif, envieux, soupçonneux, menteur et malhonnête ; il devient dissimulé et trompeur. Il affichera ou professera impudemment toutes sortes d'idées ou d'opinions pour arriver à ses fins d'égoïsme. Il se montre toujours mécontent, murmurant, contre le sort ou la providence, et, dans tout ce qu'il entreprend dans l'intérêt d'autrui, il y a toujours quelque mauvaise raison cachée, qui le fait agir pour lui-même.

Jupiter gratifie le sujet d'une taille élevée et imposante, de cheveux châtains, d'un teint vermeil, respirant la santé ; la figure est ovale et le corps bien proportionné et bien constitué ; la tête forte et bien assise, indique la générosité, la bienveillance, la vénération, la droiture de la conscience.. Les yeux sont généralement gris-clair ou gris-roussâtre.

Quand Jupiter est bien dignifié, sa nature est vraiment magnanime, confiante, honnête dans ses entreprises, tendant à susciter toutes les créations philanthropiques. Il est religieux et quelque peu orthodoxe dans ses vues, mais possédant une grande charité et tolérance pour les vues des autres ; ce qui fait qu'il se montre toujours charitable, libéral, affectueux et défenseur des justes causes du pauvre et du déshérité. Il est un ami noble et généreux et un adversaire miséricordieux.

Lorsqu'il est mal dignifié, il produit tout l'opposé des qualités ci-dessus ; avec son grand air et son bon visage, il en impose aux autres. Il prétend à toutes les louables qualités de Jupiter mais il n'en possède aucune. Sa religion est une

cafarderie, et son honnêteté dure jusqu'à ce qu'il rencontre une occasion de disparaître ou d'escroquer. Il se plaît dans la basse société, la débauche et les licencieuses réunions. Un pareil personnage fait plus de tort et de dommage dans sa seule existence qu'un couple de bandits fieffés commettront de mal dans une double durée d'années. C'est la destruction de la croyance en la bonté humaine.

Mars dénote une personne bien conformée, un peu sèche mais bien musclée, de moyenne taille, de complexion rougeâtre, vive, avec des yeux perçants, des cheveux d'un ton rouge, une bonne figure régulière, mais indiquant fortement les organes de la combativité, de la construction et de la destruction.

Lorsqu'il est bien disposé, il représente une personne hardie, impérieuse, au tempérament violent et excessivement batailleur. Elle se plaît dans la guerre et la dispute, toujours en lutte contre quelqu'un ou quelque chose. Mais, à part ce tempérament combatif, elle se montre par ailleurs, noble, généreuse, raisonnable, remarquablement intelligente, honorable, généreuse pour ses amis, mais d'une trop cruelle disposition.

Quand il est mal dignifié, le sujet qu'il personnifie est dépourvu de toutes les qualités martiales énumérées, et devient un voleur, un fripon, livré tout entier à ses passions et ses vices. Mars se fait ainsi le patron des assassins, des pirates, des brigands fameux, sans foi, sans moral et sans conscience.

Le Soleil accorde une riche complexion, un peu dorée, une figure ronde, une bonne stature, bien proportionnée, avec un air noble et imposant. Les Solariens, de même que les Jupitériens, deviennent d'ordinaire chauves de bonne heure. Ils possèdent de grands yeux, pontifient dans leurs actions et leurs discours, ce qui leur donne beaucoup de dignité dans leur tenue.

Quand le Soleil est bien dignifié, les dispositions du sujet sont parfaites ; il se montre magnanime, très intelligent, large dans ses idées et ses conceptions, ambitieux et entreprenant, et devient par nature le défenseur de ses camarades, un ami sincère et un consciencieux ennemi.

Lorsqu'il est mal dignifié, la personne née sera orgueil-

leuse, mesquine, tyrannique, vindicative, arrogante, un pantin politique, un quémandeur de places, un chef subalterne, à double figure, se montrant dur pour ceux qu'il dirige, et humblement soumis pour ceux qui sont au-dessus de lui.

Vénus accorde une figure fine, ronde et charnue, aux lèvres rouges, aux yeux étincelants, un joli corps artistement moulé, d'une grandeur un peu au-dessous de la moyenne. Le sujet possède un air timide, mais pourtant souriant, une voix douce, et une apparence générale qui produit une amoureuse attraction (1).

Quand Vénus est bien dignifiée, le sujet est doué d'un caractère hardi et rieur; il est agréable, affectuteux, excelle dans toutes les espèces d'arts : musique, chant, danse, peinture, etc..

Lorsque Vénus est mal disposée, la personne est d'une nature faible, amoureuse, de morale facile, se laissant docilement entraîner et détourner de la vertu.

La personne n'est pas vicieuse pour cela, comme certains auteurs le prétendent; les fautes de Vénus, mal dignifiée, sont seulement imputables à sa faible volonté et à sa nature trop sensitive, et les chutes ou les vices, qui s'en suivent, sont dus à l'influence que prennent, sur elle, des gens vicieux, cherchant à satisfaire leur dépravation personnelle.

Mercure donne une taille svelte et moyenne, une complexion pâle et foncée, une figure allongée, un front élevé, une splendide intelligence. Les yeux sont noirs ainsi que la chevelure; les doigts très longs font paraître les mains maigres.

Lorsqu'il est bien dignifié, Mercure accorde une vive intelligence et une forte pénétration, ainsi que toutes les aptitudes que donnent l'esprit et l'intelligence. Le sujet excellera

---

Note particulière. — J'ai remarqué. à la suite d'une longue pratique astrologique, que dans la majorité des cas, les personnes qui consultent les Astrologues, ont Vénus en Semicarré au Soleil dans leur Nativité, et d'autres professeurs ont confirmé cette observation par leur expérience personnelle. On peut donc formuler cette axiome : que Vénus en semicarré au soleil, à la naissance, accorde une prédisposition à l'astrologie ainsi qu'une mystique curiosité pour connaître l'avenir.

dans la littérature ou dans les arts; deviendra un bon mathématicien, un philosophe, un professeur, un savant accompli, qui se fera remarquer par la supériorité de ses connaissances. Il se montrera toujours actif, remuant, aiguillonné par un impérieux désir de s'instruire davantage; et par sa finesse d'esprit, il saura habilement découvrir chez les autres, leurs défauts et leurs points faibles. Mais le caractère est léger, mobile et inconstant.

Quand Mercure est mal dignifié, il produit des personnes dangereuses à fréquenter; ce sont des gens sans foi et sans scrupules qui sont, malgré tout, doués de brillantes qualités littéraires, ou commerciales, mais qui souvent font un mauvais usage de ces aptitudes.

La Lune, généralement, donne une complexion claire et pâle, des cheveux bruns, des yeux gris, des bras courts, un corps charnu, de stature variable comme proportions.

Quand elle est bien dignifiée, la Lune représente une personne judicieuse, calme, d'une imagination riche et d'une bonne intelligence, d'agréable disposition. Le sujet aimera les nouveautés comme inventions, les curiosités, les changements d'habitation, et s'inquiétera beaucoup plus du temps présent que de l'avenir. Il est amoureux de la tranquillité, de la vie paisible, de l'entente et de la gaîté sociale. La Lune acorde beaucoup de qualités diverses; et souvent celle de *médium*.

Lorsqu'elle est mal dignifiée, elle rend le sujet enclin aux maladies de l'esprit, le dispose à mener une existence nomade et sans but. La Lune, ainsi mal disposée, caractérise les gens au caractère foncièrement paresseux, enclins aux larcins, qui, à l'offre d'une besogne à accomplir, se disent toujours fatigués. En somme, ces gens-là sont nés avec la fatigue et n'arrivent jamais dans leur existence, à se reposer complètement.

Traduction JULEVNO.

Les Couleurs Symboliques

Du Jaune

(*Suite*)

LANGUE SACRÉE

L'or et le jaune reçurent dans la langue sacrée l'acceptation particulière de révélations faites par le prêtre, ou de doctrine religieuse enseignée dans les temples. Ce métal et cette couleur représentèrent l'initiation aux mystères, ou la lumière révélée aux profanes.

La couleur est le fil d'Ariane qui nous guide dans le labyrinthe des anciennes religions; le chien initiateur qui frappe et repousse les esprits des ténèbres, avait, d'après le Zend-Avesta, les yeux et des sourcils jaunes. L'œil jaune était l'emblème de l'intelligence éclairée par la révélation; les oreilles blanches et jaunes figuraient l'enseignement de la sainte doctrine qui est la sagesse divine révélée.

Les statues d'Anubis étaient d'or ou dorées, le nom de cette divinité que l'on retrouve dans la langue copte, signifiait également or ou doré, Annub.

Anubis, comme personnification des sciences humaines, prit le nom de Thot dont les Grecs firent Hermès et les Romains Mercure.

Mercure Hermanubis est l'interprète et le messager des Dieux; il conduit les ombres dans les enfers; une chaîne d'or sort de sa bouche et s'attache *aux oreilles* de ceux qu'il veut conduire, il tient à la main une verge d'or; on le représentait la moitié du visage claire et l'autre moitié sombre, emblèmes de l'initiation et de la mort, où se reproduisait la lutte des deux principes ennemis, la lumière et les ténèbres.

Mercure était la divinité tutélaire des voleurs; les anciens voyaient dans cet attribut un symbole des mystères soustraits à la connaissance du vulgaire; les prêtres dérobaient l'*or*, symbole de la lumière, aux regards des profanes.

La fable des Hespérides offre une nouvelle preuve de la signification que l'on donnait à l'or dans les mystères.

Les pommes d'or sont les fruits de l'intelligence qui naissent de l'amour de dieu ; Junon les offre à Jupiter en s'unissant à lui ; ils sont gardés dans le jardin des Hespérides, filles des divinités marines, c'est-à-dire dans le sanctuaire des temples, et confiés aux initiés, enfants des eaux ou du baptême. Le dragon, fils des ténèbres, de Typhon ou de la Terre, est l'emblème des vices et des passions humaines qui ne permettent pas aux profanes de goûter de ces fruits spirituels. Hercule, ou le néophyte, subit le dernier de ces travaux pour s'en emparer. On le renvoie aux nymphes et aux divinités marines et enfin à Prométhée qui l'initie aux mystères. Prométhée avait formé l'homme du limon de la terre, et l'avait animé avec le feu dérobé aux corps célestes. Nérée et Prométhée, ou l'eau et le feu, rappellent le double baptême des initiations antiques comme du christianisme.

Le soleil, l'or et le jaune, étaient les symboles de l'intelligence humaine éclairée ou illuminée par la révélation divine.

L'or et le jaune étaient dans la symbolique chrétienne les emblèmes de la foi. Saint-Pierre, soutien de l'Eglise et de la sainte doctrine, fut représenté par les miniaturistes ou enlumineurs du moyen-âge, avec la robe jaune doré et le bâton ou la clef à la main. Ces attributs étaient ceux de Mercure Hermanubis. En Chine, le jaune est également le symbole de la foi.

Les anciens comparaient à l'or ce qu'ils jugeaient sans défauts et beau par excellence ; par l'âge d'or, ils entendaient l'âge des vertus et du bonheur, et par les vers dorés, d'après Hiéroclès, les vers où la doctrine la plus pure était enfermée. Nous retrouvons cette tradition dans les légendes dorées des saints.

Les aliments d'une couleur jaune d'or devinrent les emblèmes de l'amour et de la sagesse de Dieu que l'homme s'approprie ou *mange* pour parler la langue symbolique.

Virgile appelle le miel le don céleste qui découle de la rosée et la rosée était l'emblème de l'initiation. Pline lui donne l'épithète de sueur du ciel, de salive des astres.

La douceur de cet aliment fut sans doute un des motifs de son attribution symbolique, mais la couleur en était la base principale ; Ovide, voulant exprimer que la sagesse

éclaire l'entendement, donne à Minerve l'épithète de jaune, *flâva Minerva*. Au contraire les aliments malsains prenaient par leur couleur dorée une signification inverse. Le précurseur du Messie, vint annoncer une nouvelle révélation à l'époque où l'ancienne était méconnue, et dans le désert il se nourrissait de sauterelles et de miel sauvage. Ici se montre le premier exemple de la règle des oppositions.

Dans le sens céleste, la lumière, l'or et le jaune marquent l'amour divin éclairant l'intelligence humaine ; dans le sens infernal ils dénotent l'égoïsme orgueilleux qui ne cherche la sagesse qu'en soi, qui devient sa propre divinité, son principe et son but.

Dans la symbolique de la Bible, Sodome est la figure de cette dégradation, qui a ses dernières limites, se traduit en des crimes infâmes. Le soufre représente la même idée, à cause de sa couleur et de sa combustion qui engendre une fumée suffocante.

Le sens que je donne au mot soufre est absolu et ne reçoit dans la Bible aucune exception. Les psalmistes, les prophètes et l'Apocalypse confirment la signification de ce symbôle.

Enfin le soufre était employé dans le paganisme pour la purification des coupables, parce qu'il était le symbole de la culpabilité.

LANGUE PROFANE

Les langues divine et sacrée désignaient par l'or et le jaune l'union de l'âme à Dieu, et par opposition l'adultère spirituelle. Dans la langue profane, cet emblème matérialisé représente l'amour légitime et l'adultère charnel qui rompt les liens du mariage.

La pomme d'or était chez les Grecs, l'emblème de l'amour et de la concorde, et, par opposition, elle désignait la discorde et tous les maux qu'elle entraîne à sa suite ; le jugement de Pâris en est la preuve. De même Atalante en ramassant les pommes d'or cueillies dans le jardin des Hespérides, est vaincue à la course et devient le prix de la victoire.

La symbolique du moyen-âge conserva avec pureté les traditions sur la couleur jaune ; les Maures en distin-

guant les deux symboles opposés par deux nuances différentes; le jaune doré signifiait *sage et de bon conseil* et le jaune pâle *trahison et déception.* Les rabbins prétendent que le fruit de l'arbre défendu était un citron, par une opposition de sa couleur pâle et de son acidité avec la couleur dorée et la douceur de l'orange ou pomme d'or dans l'expression latine.

Dans le blason, l'or est l'emblème de l'amour, de la constance et de la sagesse et, par opposition, le jaune dénote encore de nos jours, l'inconstance, la jalousie et l'adultère.

Dans plusieurs pays, la loi ordonnait aux Juifs de se vêtir en jaune car ils avaient trahi le Seigneur; en France, on barbouillait de jaune la porte des traîtres; sous François Ier, Charles de Bourbon encourut cette flétrissure pour crime de félonie. Sur les vitraux de l'église de Seffonds, en Champagne, vitraux qui remontent au seizième siècle, Juda est vêtu de jaune; en Espagne, les vêtements du bourreau devaient être rouges ou jaunes; le jaune indiquait la trahison du coupable et le rouge sa punition.

Il est maintenant facile avec l'intelligence de ces premières couleurs, de comprendre la signification des quatre âges, représentés par quatre métaux, l'âge d'or, l'âge d'argent, l'âge d'airain, l'âge de fer.

L'or est le symbole de l'amour divin révélé aux hommes; l'argent par sa couleur blanche, désigne la sagesse divine; l'airain ou le cuivre, l'or faux dénote l'amour dégradé ou la religion matérialisée; le fer, par sa couleur d'un gris sombre, indique la sagesse pervertie et la vérité méconnue.

C'est ainsi que s'explique cette statue décrite dans le livre de Daniel; sa tête était d'or très pur; sa poitrine et ses bras d'argent; son ventre et ses cuisses d'airain et ses pieds d'argile et de fer.

En appliquant cette antique tradition à l'histoire de l'humanité, on trouverait jusqu'au christianisme, quatre périodes religieuses correspondantes à la signification des quatre métaux; cette recherche exigerait un ouvrage spécial; mais il est facile de constater l'existence de la loi universelle dans l'histoire de chaque religion.

Une nouvelle révélation divine est d'abord marquée par l'amour qui crée les martyrs; à cette période sainte succède

la sagesse divine, époque sacrée où naissent les Hermès en Egypte, les prophètes dans Israël, les pères de l'Eglise dans le christianisme; l'ère profane, l'âge d'airain matérialise le culte : l'idolâtrie s'élève, étend ses racines et étouffe la vérité religieuse; l'âge de fer, âge de dissolution, paraît la sagesse humaine, qui ne cherche la lumière qu'en soi, tourne en dérision la foi altérée, n'examine les croyances que dans leur dégradation et sape les pieds de fer et d'argile du colosse qui tombe et se brise.

FRÉDÉRIC PORTAL.

Entretiens Théosophiques

(Suite)

La théosophie préconise des théories, qui ont été admises depuis la plus haute Antiquité, chez les Civilisations avancées.

Sans méconnaître la valeur des connaissances, qu'on peut acquérir par l'étude des *Ecritures Sacrées,* et par le raisonnement philosophique, elle considère cependant la CONSTITUTION DE L'HOMME et son *Evolution,* comme ressortissant de la simple investigation et non de la spéculation établie sur des théories plus ou moins vagues. Ses définitions sont parfaitement claires: le passé, le présent et l'avenir de l'homme peuvent, avec son concours, être étudiés et examinés directement, par quiconque veut se donner la peine de cette étude, éminemment utile et intéressante.

Envisagé au point de vue théosophique, la destinée humaine, en ce qui concerne son passé, s'appuie non seulement sur le témoignage concordant de la tradition des Religions, mais encore sur l'étude d'archives, qui peuvent être vues et dès lors consultées, par quiconque possède la clair-

voyance nécessaire à l'enregistrement des vibrations de la matière subtile (*akasa*), sur lesquelles sont imprimées lesdites archives; cette clairvoyance est secondée par l'usage des facultés internes, que possèdent aujourd'hui bien des théosophes avancés.

En ce qui concerne l'avenir de l'humanité, les connaissances réunies par cette théorie, elles procèdent soit de la déduction logique, tirée des progrès déjà accomplis, et de leur caractère soit d'informations directes données par des hommes très évolués; enfin, des comparaisons que ceux-ci peuvent dès lors établir entre les hommes parvenus à divers degrés d'une évolution avancée.

L'étude de la condition actuelle de l'homme représente pour le théosophe un domaine de recherches, où il faut faire application des lois connues et procéder après à l'observation et à la comparaison des cas particuliers si nombreux, afin de comprendre l'opération de ces mêmes lois dans le détail; en résumé cette étude est une simple question de *Voyance,* voilà pourquoi, il y a lieu à s'entraîner à la clairvoyance par des moyens que nous décrivons ultérieurement.

Il existe tant et tant de faits de clairvoyance qu'aujourd'hui, nous ne discutons plus à ce sujet; et, à nos contradicteurs, nous répondons ceci:

Si un aveugle vous disait que la vue physique n'existe pas et que les hommes, qui croient la posséder, s'illusionnent, nous jugerions certainement superflu de discuter longuement notre soi-disant *Illusion.*

Nous répondrions tout simplement: *Je vois,* c'est là un fait incontestable, pour moi; il est donc inutile d'essayer de me persuader que je n'y vois pas, puisque l'expérience journalière me prouve le contraire.

C'est ainsi que doit répondre le clairvoyant entraîné, quand des ignorants déclarent impossible la clairvoyance. Le clairvoyant a, du reste, un moyen bien simple de prouver sa clairvoyance, c'est de lire les pensées de ses contradicteurs, malheureusement les clairvoyants ne sont pas encore aujourd'hui en assez grand nombre, mais ils deviennent chaque jour plus nombreux, de sorte que quand l'homme de la cinquième Race, à laquelle nous appartenons,

se rapprochera de plus en plus de la sixième Race, il ne sera plus possible de nier cette faculté chez l'homme.

Pour nous, nous considérons comme démontrée la clairvoyance et nous ne nous arrêterons pas à donner de nouvelles preuves, nous nous en tiendrons à l'exposition succinte et résumée de principes généraux pour rendre intelligible notre étude au lecteur étranger à toute nation théosophique et occultique; à l'Etudiant désireux d'apprendre; nous reviendrons sur ce sujet.

Pour définir la Théosophie, il faut l'envisager sous toutes ses faces.

Le monde interne n'a pas été caché à tous. Les personnes évoluées, les *Initiés,* enfin les *Adeptes,* grâce à une haute intuition, qui transporte l'intellect du monde de la forme à celui de l'esprit — connaissent parfaitement la Théosophie et la connaissance du Suprême; aussi dans tous les pays et dans tous les âges, ces privilégiés ont pu percevoir les choses du monde Invisibles, le seul réel, le seul intéressant, parce que nous sommes appelés à y vivre beaucoup plus que dans le monde visible, dans le monde physique, car si notre individualité est immortelle, notre personnalité mortelle a de nombreuses incarnations.

La Théosophie croit aussi à l'*Anasthase* ou continuation de l'existence de l'Individualité par des personnifications successives, ainsi qu'à la transmigration ou série de changements, des personnalités; ce qui constitue l'évolution de l'Ego personnel.

On peut expliquer cette croyance avec le secours de principes strictement philosophiques en établissant une distinction entre l'Esprit Suprême (*Paramatma*) et l'Esprit individuel (*Jivatma*) des Védantins.

Du reste le vrai Théosophe, n'est réellement étranger à aucune Doctrine ou Philosophie Spiritualiste; il est curieux d'instruction.

Le théosophe est sur la voie de la théosophie pure et absolue, s'il se rallie à la kabbale qui, en parlant de l'*Ain-Soph* dit: « Qui donc peut le comprendre, puisqu'il est sans forme et non existant? »

ERNEST BOSC.

Deux Guérisseurs

Un membre de la *Société d'Etude Psychique,* M. D., a bien voulu me remettre le numéro de juillet de *La Tribune Psychique*. J'y lis un article, reproduit du journal *Le Temps,* intitulé : *Mort d'un guérisseur,* où il est question de Pierre Crespin, de Marvejols (Lozère).

Ayant habité Marvejols de décembre 1879 à mars 1893, j'ai bien connu Pierre Crespin, dit Pierret. On disait qu'il avait été domestique chez un médecin et qu'il avait feuilleté ses livres. Cela lui avait suffi pour apprendre la science de son maître et en exercer ensuite la profession. On le disait aussi bon médecin que les docteurs de la localité et tout aussi entendu. Je n'en voulais d'abord rien croire et j'ai cherché à m'en rendre compte par moi-même. Ayant eu des malades dans ma famille, j'en avais confié les soins au docteur Daudé, considéré comme le meilleur parmi les trois docteurs qui exerçaient. Après la visite du docteur Daudé j'ai fait appeler maintes fois Pierret. Son diagnostic et son pronostic ont toujours été les mêmes que ceux du Docteur, dont il ignorait absolument la visite. Sa thérapeutique était aussi rationnelle ; il ne prescrivait pas toujours les mêmes médicaments ou sous les mêmes formes ; mais il me donnait les raisons de ses préférences.

Par l'examen que j'ai pu faire de cette singulière, mais très honnête personne, je me suis rendu compte que, dans les cas divers que je lui ai soumis, ses soins valaient ceux des docteurs de la Faculté. Son diagnostic et son pronostic étaient aussi sûrs, sa thérapeutique aussi rationnelle et aussi riche, sa prudence pour le moins aussi grande.

Certes ! il différait d'eux comme homme du monde. Il était moins élégant et parlait moins bien. Il connaissait médiocrement sa langue et prononçait *oi* dans *typhoïde* comme dans *froide*. Mais, comme eux, il savait rassurer ses malades et leur donner l'espérance.

Pierre Crespin différait des docteurs de la Faculté, non pas par sa science médicale, mais par la manière dont il

l'avait acquise, c'est-à-dire par le contact d'un médecin et la lecture de quelques ouvrages. Seule la doctrine de la pluralité des existences permet de s'expliquer que cela ait pu suffire pour éveiller chez Pierret des connaissances acquises pendant une existence antérieure. En dehors de cette explication, nous n'en trouvons pas d'autre.

Le cas de Pierre Crespin peut être considéré comme venant à l'appui de l'hypothèse des vies successives.

Pendant mon séjour à Marvejols, il m'a été donné d'observer un autre sujet tout aussi intéressant. Pierre Brioude, dit Pierronnet, était cantonnier à Nasbinal, et rebouteur d'un grand talent. Il savait tout juste lire et écrire et il connaissait l'anatomie des articulations, des muscles et des tendons mieux que n'importe quel médecin, non pas par des figures et des mots, mais intuitivement. Je m'en suis rendu compte sur moi-même, sur un membre de ma famille et sur plusieurs sujets que je lui ai vu opérer. Cassant journellement des pierres sur la route, il avait les muscles du pouce et du poignet très solides. Il s'en servait pour remettre les articulations en place, au lieu des appareils compliqués dont s'aident les docteurs, dont les muscles, peu habitués au travail physique, sont moins robustes.

Pierronnet s'assurait des désordres par la palpitation. Après les avoir reconnus, il les indiquait aux personnes accompagnant le malade ; il les leur faisait constater si cela pouvait les intéresser ; il les réparait ensuite. Tout dénotait en lui une connaissance parfaite de l'anatomie se rapportant à sa spécialité. Il n'y avait rien d'occulte dans ses procédés.

Le seul problème à se poser est de savoir comment il était parvenu à posséder de pareilles connaissances du moment qu'il n'avait fait aucune étude. Comme pour le cas de Pierre Crespin, l'hypothèse des vies successives permet de s'en rendre compte. Possédant des connaissances non acquises pendant la vie actuelle, il les tenait forcément d'une existence antérieure. Pierre Brioude s'était exercé tout jeune de résoudre une luxation sur lui-même, préoccupé de son état et craignant de rester estropié sa vie durant. Cela aura pu suffire pour rappeler de l'inconscient des connaissances qui s'y trouvaient déjà. La continuation du même exercice, renouvelant le rappel, les aura fait surgir là la fin dans toute leur plénitude.

Les deux cas que nous venons de citer sont loin d'être les seuls dans ce genre. On a vu des enfants tout jeunes posséder, sans les avoir apprises, des connaissances musicales surprenantes. D'autres, des aptitudes exceptionnelles pour la peinture, pour le dessin ou pour tel autre art particulier. Chacun de nous n'a-t-il pas d'ailleurs des aptitudes qui le distinguent? La même explication s'adapte à tous ces cas. Pourquoi ne l'adopterait-on pas comme hypothèse rendans compte de faits dûment constatés et inexplicables sans elle, sauf à réserver son opinion sur la réalité même, souvent impénétrable?

(*La Tribune Psychique*) E. Guibal.

La Survivance de Jeanne d'Arc

(*suite*)

Rappelons quelques dates :

Jeanne d'Arc avait 19 ans au siège d'Orléans et 21 lors de sa condamnation en 1431. Elle aurait donc eu 26 ans lorsqu'elle retrouva ses frères. A cet âge, et en cinq années, le visage d'une femme ne reçoit pas d'altération bien sensible; il ne peut se transformer au point d'être méconnaissable; les frères de Jeanne d'Arc qui ne l'avaient pas quittée pendant ses exploits, ne pouvaient guère se laisser abuser par une ressemblance; et la moindre contradiction, en parlant du passé, leur eût d'ailleurs révélé, tôt ou tard, la supercherie.

Lorsque Jeanne des Armoises vint à Orléans, dix ans après le siège de cette ville, il s'y trouvait encore beaucoup de gens qui l'avaient fort bien connue, parmi les notables ou parmi ceux qui avaient combattu à côté d'elle, tels que le trésorier Bouchier chez qui elle avait logé; la femme de celui-ci et sa fille Charlotte dont elle avait partagé le lit; Heuves Polnoir qui avait fait son étendard, etc.

Or, nul ne contesta que ce fût bien elle; nul ne cria à

l'imposture, et bien loin de la chasser honteusement comme on n'eût pas manqué de le faire en pareil cas, on lui donna une importante récompense pour les services rendus lors du siège.

Bien plus, la mère de Jeanne d'Arc, Isabelle Romée,était à Orléans en 1439. Elle y était venue vers 1430 ou 1431, et loin d'y vivre dans l'aisance, comme le croyait M.Haldat du Lys, elle demanda du secours au corps de ville et fut à la charge de la municipalité qui lui donnait une pension de 28 livres 16 sols tournois par an; elle fut malade en 1440 et commise à la garde de Henriet Anquetil et Guillaume Bouchier; elle eut pour garde-malade la chambrière de feu messire Bertrand, physicien; les remèdes lui furent fournis par Geoffroy Drion, apothicaire. Elle mourut en 1458 dans une maison de la rue des Pastoureaux, âgée de 70 à 75 ans; elle avait donc 55 à 60 ans en 1439.

Il est peu vraisemblable qu'elle n'entendît pas parler de l'arrivée de sa fille à Orléans, qu'elle ne la vît pas et ne lui parlât pas. Nul mieux qu'elle n'était qualifié pour la reconnaître. Et cependant elle ne fit pas entendre la moindre protestation et ne désavoua pas Jeanne des Armoises.

Ainsi l'échevin de Metz a reconnu la Pucelle.

Nicolle Lowe l'a reconnue.

Les enseignes de l'armée qui assistaient au sacre de Charles VII l'ont reconnue. Ses deux frères l'ont reconnue.

Toute la ville d'Orléans où se trouvait sa mère l'a reconnue également.

Que répondre à ceci?

« Mais ne voyez-vous donc pas, me crie M. mon critique, qu'ils furent illusionnés et eurent affaire à une aventurière qui s'est fait passer pour Jeanne d'Arc? »

Oui, voilà, en effet, le *seul* argument que sachent opposer les adversaires de la survivance à l'autorité du document.

Aventurière! Le mot est bien vite dit.

Pourquoi aventurière? Parce que vous le voulez, parce que vous le *supposez* ainsi. Mais qui vous l'affirme?

Réfléchissez cependant qu'une aventurière ne peut être nommée ainsi que le jour où elle est démasquée. Mais une aventurière qu'on ne démasque pas, avons-nous le droit de lui donner gratuitement ce nom?

Car celle-ci, retenons-le bien, ne le fut jamais. Il a existé de fausses Jeanne d'Arc dont nous dirons quelques mots plus loin; elles furent bien vite reconnues, et c'est en vain qu'on voudrait les identifier avec Jehanne des Armoises.

Vous ne vous rendez pas compte que c'est absolument *à priori* que vous appelez celle-ci aventurière. Il faudrait pouvoir l'établir. Vous répétez tous cette affirmation qui est dans le dictionnaire Larousse, paraît-il (car je n'ai jamais ouvert ce livre); mais vous oubliez que la preuve n'en a jamais été faite.

Remarquez que je reconnais fort bien que cette thèse de l'aventurière est *possible*, bien que *fort peu possible*, car il faudrait admettre que toute la ville d'Orléans a été hallucinée en même temps, ce qui est inadmissible.

Mais je ne vous reconnais pas le droit de dire : « Elle est possible, donc elle est vraie. » Or c'est ce que vous faites.

La thèse de l'évasion à Rouen est aussi fort *possible;* je ne me permets pas de conclure : « Elle est vraie. » Ayez donc la même probité historique que moi-même.

On m'a reproché *d'avoir confondu une aventurière avec Jehanne d'Arc!*

Et quand cela serait?

Ne voyez-vous donc pas, Monsieur le Critique, qu'il faut adresser ce reproche, non à moi, mais aux frères, à la mère de Jeanne d'Arc, à ses contemporains, au *tout Orléans* de 1439.

Je suis très excusable d'avoir agi comme eux. Je ne l'ai ni vue, ni connue, et eux la connaissaient bien. Je suis donc en droit de penser qu'ils avaient d'excellentes raisons pour confondre Jeanne d'Arc avec Jehanne des Armoises.

Nous avons beau jeu de dire : « Les Orléanais de 1439 étaient des ignorants qui ne surent pas discerner une aventurière, tandis que notre siècle scientifique a su la démasquer. » Mais en quoi l'avez-vous démasquée? Sur quel document pouvez-vous vous appuyer?

Les comptes de Gilles Morchoasne de 1439 portent encore cet article deux mois avant l'arrivée de Jeanne des Armoises:

« Neuf livres de cire pour faire quatre cierges et un flambeau pour l'obseque de feue Jehanne la Pucelle en l'église St-Saxom d'Orléans, la surveille de la feste-Dieu 1439. »

Mais en 1440 rien de semblable. Le service est supprimé. On a compris qu'après a réapparition de Jeanne on ne peut faire de cérémonie funèbre pour une personne vivante.

Ah! oui, ce document des comptes de la ville d'Orléans est écrasant.

Les adversaires de la survivance l'ont bien senti, et ils expriment naïvement l'impossibilité de l'éluder. « Si ces faits n'étaient point appuyés par des documents authentiques, dit Vergnaud-Romagnési, ce serait à n'y pas croire. »

C'est alors que se manifeste clairement l'insuffisance de leurs preuves, la faiblesse de leur argumentation, l'enfantillage de leur raisonnement, et, lorsqu'ils sont à bout de ressource, leur mauvaise foi qui se fait jour.

« Est-ce bien tout Orléans qui reconnut Jeanne la Pucelle dans Jeanne des Armoises? dit l'abbé Cochard. *il nous* RÉPUGNE *de l'admettre*. A dix ans d'intervalle, les Boucher, les Saint-Aignan ne *pouvaient* se tromper aussi grossièrement... »

Voilà leur force! voilà ce qu'ils nous apportent de nouveau pour combattre des documents indiscutables! « Il nous *répugne* d'admettre ceci, donc ne l'admettons pas; donc Jeanne des Armoises est une aventurière!» Voilà comment ces messieurs syllogisent! Les Boucher, etc., ne pouvaient se tromper! Soit; mais où donc a-t-il jamais été dit qu'ils aient protesté? Pourquoi ne l'ont-ils pas fait?

(A suivre.) GRILLOT DE GIVRY.

La Fin de l'Atlantide

(Suite et fin)

Le jour avait fait place à la nuit, et la lune, pour la première fois, depuis le désastre de l'Atlantide, tempérait l'obscurité des cieux. Epuisé par les émotions diverses qu'il avait éprouvées, Adim se livrait au repos, mais son père, qu'il croyait couché auprès de lui, n'y était plus; il était allé rejoindre Evehna, qui l'attendait dans sa barque et que sa longue absence plongeait dans une inquiétude cruelle.

Eloïm eut besoin de toute son adresse pour que l'heureuse nouvelle qu'il avait si souvent prédite, et qu'il allait enfin confirmer, ne fît point mourir de joie celle qui était le seul espoir du genre humain. Malgré tous ses soins, les sens de la tendre Evehna ne purent suffire à son bonheur ;elle en perdit l'usage et resta quelque temps privée de connaissance.

Quand elle revint à la vie : « Se peut-il, s'écria-t-elle, Adim respire pour moi ! Les Dieux m'ont choisie entre toutes les filles des hommes, pour me faire jouir d'un bonheur aussi grand ? »

« Oui, ma chère Evehna. Puissiez-vous ne jamais oublier cette preuve de leur bonté ! »

En parlant ainsi, le vieillard la prit par la main, et ils s'acheminèrent ensemble vers la grotte sauvage où reposait Adim. Evehna n'avait de voile que les boucles de ses cheveux voltigeant sur son sein. La lune, en couvrant ses appâts, d'une lumière douteuse, y attachait un charme nouveau, et les rendait plus touchants. Elle s'avançait vers le lieu solitaire où devait se conclure son hymen, semblable à la blonde Diane cherchant Endymion, ou plutôt à Vénus se dérobant à l'éclat de l'Olympe, pour se cacher dans les bras du tendre Adonis ; on l'eût prise pour l'une de ces déesses, si les yeux des mortels, couverts des ombres du trépas, avaient pu s'ouvrir sur ses attraits, et si le sage Eloïm ne l'eût pas accompagnée.

Le moment s'approchait où d'autres regards que ceux d'un père devaient jouir de tant de beauté. Parvenue, non sans frémissement, auprès du lit solitaire de son amant, elle voit le vieillard appuyer légèrement la main sur le côté de son fils et lui dire, en l'appelant par son nom : « Réveillez-vous, Adim, et recevez de mes mains l'épouse que les dieux vous ont destinée. »

Adim s'éveille... O Dieux ! vous qui fûtes témoins de ses transports, vous pouvez seuls les dépeindre. Il s'éveille... il voit Evehna ; il n'ose d'abord en croire ses yeux ; mais enfin, ne pouvant plus douter de son bonheur, il ne sait s'il embrassera les genoux de son père ou de son amante ; l'amour l'emporte. Evehna se serait jetée aux pieds d'Eloïm mais Adim se jette aux pieds d'Evehna. Elle le relève tendrement. Ils ne se parlent point ; mais que leur silence est éloquent !

Eloïm prend leurs mains tremblantes, et les élevant vers le Ciel : « Puissent les Dieux, dit-il, bénir cet hymen que je forme sous leurs auspices ! Puissent-ils le rendre l'objet éternel de la vénération et de la reconnaissance des races futures ! »

A ces mots il s'éloigne et le mystère s'assied sur le seuil de la grotte fortunée qui sert d'asile aux deux époux.

Le soleil avait depuis longtemps dissipé les brumes du matin, et ses feux créateurs échauffaient le limon qui couvrait encore la terre, lorsqu'Eloim conduisit ses deux enfants sur la cime de la montagne. Ils élevèrent leurs cœurs vers la divinité; ensuite le vieillard ayant pris la parole : « Grâce à votre hyménée, leur dit-il, la terre va recevoir de nouveaux habitants, et présenter à leurs mains laborieuses un sein plus fertile que jamais. Il ne me reste plus qu'à lui rendre ma dépouille mortelle. Les Dieux, qui ont retardé mon trépas jusqu'à ce moment, m'appellent : je sens qu'ils vont nous séparer. Ne pleurez pas, mes enfants, la mort du Juste n'est que le commencement d'une vie nouvelle. Dès que vos soins pieux auront fermé ma paupière, et que vous m'aurez creusé un tombeau sur ce mont qui nous a servi d'asile, ne vous arrêtez pas auprès de mes restes inanimés, mais portez vos pas du côté du Midi. Non loin de ce désert aride, vous trouverez une contrée enchanteresse, arrosée par quatre fleuves majestueux. La terre s'offrira à vos regards, sous la forme d'un vaste jardin. C'est là que vous devez vous fixer. Lorsque vous y serez arrivés, ayez soin de confier à la terre ces deux pommes d'or que j'ai arrachées des mains du sacrilège Astarath, au moment du naufrage de notre patrie; vous les reconnaissez sans doute; elles contiennent vos serments mutuels. Il en naîtra deux arbres odoriférants, dont les rameaux fructueux se couvriront de fruits dorés. Je vous défends, par l'obéissance que vous me devez, et par le respect qu'exige la cendre d'un père, d'y porter atteinte, et de vous nourrir de ces fruits. Je vous ordonne, au contraire, de les présenter à la vénération de vos enfants, afin que ces pommes portent, de génération en génération, la mémoire d'un monde détruit et renouvelé, et qu'elles engagent les

peuples à suivre les sentiers de la vertu, par le souvenir terrible du châtiment dont vous avez été les témoins.

Adim et Evehna se précipitèrent, en fondant en larmes, aux genoux du sage Eloïm, et, le serrant à la fois dans leurs bras, jurèrent de suivre ses commandements. Le vieillard sourit à leur serment, et posant ses deux mains sur leurs têtes penchées sur son sein, appela de nouveau sur eux la bénédiction du ciel.

Cependant ce qu'il avait prévu ne tarda pas à s'accomplir : son âme, pure comme le dernier parfum qui s'exhale des fleurs, alla se réunir à la divinité. Ses enfants, inconsolables de cette perte, lui élevèrent un monument de gazon arrosé de leurs pleurs.

Il fallut tout le respect qu'ils portaient à la mémoire de ce père chéri, pour se résoudre à exécuter sa volonté dernière. Combien de fois, en s'éloignant de ce lieu sacré, ne se retournèrent-ils pas pour y fixer leurs yeux humides ! Enfin, ils le perdirent de vue. Alors ces deux époux, le chef-d'œuvre et l'unique espoir de la Nature, les bras entrelacés, et les mains appuyées tendrement l'une et l'autre, prirent leur route solitaire, et s'avancèrent seuls dans un monde inconnu.

FABRE D'OLIVET.

FIN.

Bibliographie

Dr JULES RÉGNAULT. — Le sang dans la magie et les religions, une broch. in-8, prix : 1 fr.

Les sacrifices rituels ont été universellement pratiqués ; le sang considéré comme la source ou le vecteur de la force vitale, a été répandu pour rendre la santé aux malades, pour évoquer les mânes des ancêtres, pour calmer le courroux ou attirer la bienveillance des puissances invisibles (dieux, démons, esprits, larves, élementals).

Le Dr Régnault montre *pourquoi* et *comment* sont apparus et se sont développés les rituels sanglants.

Cette étude nous paraît tout à fait d'actualité au moment ou des sorciers espagnols viennent de voler et de sacrifier des enfants pour des œuvres de magie et ou, en Louisiane, une mulâtresse a été arrêtée pour avoir immolé trente-sept personnes dans les cérémonies de l'ancien culte africain du Vaudou.

P. C.

T. P. BOULAGE. Les Mystères d'Isis et d'Osiris. Initiation Egyptienne, un vol. in-12 carré. Prix : 3 fr.

On peut dire que les anciens mystères étaient, non seulement un cours théorique et pratique de philosophie morale et religieuse, mais encore une institution destinée à perpétuer les premières traditions du genre humain.

Aussi les mystères d'Isis furent-ils considérés comme une véritable merveille, car ils rendirent l'Egypte l'école modèle des peuples et pour ainsi dire le berceau où les législateurs venaient se former.

La sagesse de l'Egypte devint l'axiome des nations et tous les philosophes voulurent être initiés à ses mystères : Minos, Licurgue, Solon, Zaleucus, Pythagore quittèrent leur patrie pour venir se faire recevoir dans le temple de Memphis et apprendre la science de gouverner les hommes.

Cette étude, soutenue et approfondie, donnera une idée avantageuse de la doctrine que l'on enseignait dans les temples ; des mystères, de leur origine et de leur but primitif ; l'explication des différents *degrés* par lesquels on arrivait à la grande révélation ; les paroles sacrées affectées à chacun d'eux, et la morale qu'elles renfermaient, puis l'exposition des fables symboliques qu'on proposait à la méditation des Initiés, ainsi que les vérités morales et religieuses qu'elles servaient à voiler et à perpétuer.

Cette œuvre écrite avec la franchise d'une âme ferme et indépendante, intéressera au plus haut point tous les occultistes et ceux qui désirent savoir.

P. C.

L'Imprimeur-Gérant : P. CHACORNAC.

Imp. P. CHACORNAC, 11, quai Saint-Michel, Paris